

## Les martyrs de Viaceli (1936) \*

*... pour que la postérité ne nous accuse pas d'obscurantisme et d'insouciance [...] et à l'exemple des anciens moines [...] nous avons voulu transmettre tous les documents relatifs aux origines, progrès, gloires et triomphes de cette communauté bien-aimée, sans pour autant omettre ceux qui nous parlent d'épreuves et d'infortunes [...] Ainsi sera mise par écrit l'histoire la plus véridique et la plus fidèle qui soit de cette jeune abbaye.*

*Premier cartulaire de l'abbaye de Viaceli*

### Histoire de la Cause

Dès la fin de la Guerre civile espagnole (1936-1939), on évoqua la possibilité d'un procès de béatification des « Martyrs de Viaceli », immolés durant l'effroyable persécution religieuse. Concrètement, l'entreprise se révélait difficile, par manque de nombreux détails nécessaires, et la proximité des événements fermait encore les cœurs blessés et meurtris de beaucoup de survivants. Cependant, sur l'insistance de nombreuses personnes, à l'intérieur de l'Ordre cistercien de la stricte observance et hors de lui, on recueillit des informations en prévision d'un temps plus opportun.

Le désir de commencer formellement le procès grandit à l'occasion de la célébration des noces d'or du monastère de Sainte-Marie de Viaceli, en 1959.

Lors du chapitre général des Trappistes de 1962, l'assemblée, prenant acte du désir maintes fois réitéré, approuva l'introduction de la *cause de béatification* des moines de Viaceli.

On entreprit aussitôt de préparer le *procès informatif*, et, avec l'accord de la curie diocésaine, on mena de larges recherches pour demander des informations à tous ceux qui pouvaient connaître la vie et le martyre de ces moines. La réponse fut surprenante et particulièrement utile pour le *procès diocésain* qui lui succéda, puisqu'on recueillit une immense quantité d'informations, déclarations et rapports.

---

\* Traduit de l'espagnol par nos soins. (NdE)

Le procès allait commencer à Santander quand, devant les critiques élevées contre les causes des martyrs de la persécution espagnole et les réserves du Saint-Siège, ces procès furent suspendus ou abandonnés.

Avec le pontificat de Jean-Paul II et à son attitude manifestée notamment dans la lettre apostolique *Tertio millennio adveniente*, et eu égard aux possibilités, le *procès diocésain* reprit avec la publication de l'édit de l'évêque de Santander, signé du 30 novembre 1995.

Le 29 août 1995, Dom Armand Veilleux, ocsso, alors postulateur général de l'Ordre, nommait le moine de Viaceli, P. Doroteo-Pío Moreno Pascual, vice-postulateur pour faire en son nom toutes les démarches nécessaires dans le *procès de Santander*. On nomma ensuite la commission correspondante, ratifiée par le décret du 8 octobre 1996.

Le 11 juillet 1996, lorsque tout fut prêt, le vice-postulateur adressait à l'évêque de Santander la demande de bien vouloir procéder à l'introduction de la cause.

À la date du 15 juillet 1996, Mgr José Vilaplana Blasco, évêque de Santander, décrétait l'introduction de la cause de canonisation des serviteurs de Dieu Père Pío Heredia et dix-huit moines qui l'accompagnaient, et ordonnait que soit ouvert le *procès diocésain* sur le martyr. La session d'ouverture dudit *procès diocésain* eut lieu le 20 juillet, et la session de clôture, le 9 janvier 1997. Les témoins nombreux et opportuns présentés par les responsables du procès firent leurs dépositions.

Le décret d'ouverture du procès à la Congrégation est daté du 8 février 1997. Le 16 juin 2000, la Congrégation publie le décret de validité du procès diocésain.

Le 2 mars 2001, la Congrégation pour les Causes des saints de Rome décrète l'union de cette cause des moines à celle de Mère María Micaela Baldoví Trull et Sœur María Natividad Medes Ferris, moniales cisterciennes du monastère de Fons Salutis, à Algemesí, archidiocèse de Valencia.

Le 19 septembre 2013, à Rome, se réunit le *congrès particulier* de la Congrégation pour les Causes des saints, qui approuva la cause « Pío Heredia et 17 compagnons », décision rendue publique, avec la publication imprimée correspondante, par Mgr Carmelo Pellegrino, Promoteur de la Foi, en la Cité du Vatican, le 29 avril 2014.

Finalement, le décret de béatification a été signé à Rome le 22 janvier 2015 par le cardinal Angel Amato, préfet de la Congrégation pour la Cause des saints et ratifié par le pape François.

### Viaceli jusqu'en 1936

Après l'approbation de la fondation en septembre 1903, les premiers moines arrivèrent quelques mois plus tard et prirent possession du legs des frères Bernaldo et de Quirós y Pomar, qui laissaient leur héritage pour que l'on construise une école agricole et un monastère dans leur manoir de Cóbreces<sup>1</sup>. On commence à édifier ce qui sera l'institut agricole, terminé en 1906, et aussi, la même année, la construction du monastère sur des plans purement cisterciens de style néogothique. Cette fondation fut acceptée, conduite et réalisée par Dom Cándido Albalat y Puigcever, alors abbé de Sainte-Marie du Désert, près de Toulouse, en France, natif de la région espagnole de Valencia.

La communauté s'installa en 1906 dans les nouveaux bâtiments de l'institut et en 1912 dans le monastère complètement terminé. Bien que la charte d'autonomie fût juridiquement accordée le 21 décembre 1908, la communauté dépendit encore dans une certaine mesure du monastère français jusqu'à son érection en prieuré en 1920. L'organisation de la communauté avait été mise en place en 1912 avec l'émission du vœu de stabilité par les fondateurs et les premiers profès.

Le 24 décembre 1907, prenait possession de la charge de supérieur D. Manuel Fleché Rousse, qui devait être l'âme de cette communauté jusqu'à sa mort, le 31 janvier 1940.

C'était un homme cultivé, religieux saint, moine et père de moines, doué de vertus exemplaires. Né à Tarbes le 8 décembre 1869, il possédait une acuité et une capacité intellectuelles tout à fait remarquables. Il prit l'habit à l'abbaye du Désert le 21 décembre 1902. Après ses vœux solennels, son père abbé Dom Cándido avait pensé à lui comme âme de la nouvelle fondation de Cóbreces. Le 1<sup>er</sup> mars 1907, il reçoit l'ordination sacerdotale, et le 24 décembre de cette même année, il prend possession du monastère de Viaceli et de la charge de supérieur de la communauté.

En 1920, Viaceli devint prieuré et, une fois atteinte la pleine autonomie, D. Manuel fut nommé prieur titulaire. En 1926, alors que la communauté est en pleine expansion et devient plus mûre, Viaceli est élevée au rang d'abbaye. Dom Fleché sera son premier abbé, élu à l'unanimité par sa communauté, qui le chérit comme un père. En 1930, Viaceli est en condition de faire une fondation et envoie quelques moines restaurer l'ancien monastère de Sainte-Marie de Huerta, à Soria.

---

1. Le village de Cóbreces est situé dans la commune (*municipio*) de Alfoz de Lloredo, dont le chef-lieu est le village de Novales, dans la province de la Cantabrie, dont la capitale est Santander. [NdT]

## Viaceli pendant la Guerre civile espagnole

Quand la guerre éclate en 1936<sup>2</sup>, commence aussi une série d'abus injustes et violents contre de nombreuses communautés religieuses, commis à main armée et en plein jour, avec le soutien explicite des autorités.

Dès cet instant, la communauté monastique de Cóbreces, environ soixante personnes, est soumise à l'arbitraire du comité local du Front Populaire, qui, convaincu que les moines possèdent un arsenal d'armes, se livre à une série interminable d'inventaires et de fouilles ignominieuses. Un après-midi de juillet, trois moines passent entre les fusils et les pistolets, accompagnés des miliciens qui fouillent les dépendances du monastère et de l'institut à la recherche d'armes imaginaires.

La situation devient difficile et les moines ne pouvaient plus sortir du monastère sans une autorisation préalable du comité du Front Populaire. Sur les hauteurs qui dominent l'abbaye, on pouvait apercevoir de furtives silhouettes regarder les moines avec un sourire moqueur. Les miliciens venaient souvent au monastère pour chercher des vivres. La nuit, on leur faisait éteindre les lumières électriques, de sorte que les moines devaient prier dans une pièce, à la faible lueur d'une chandelle.

Le 20 août 1936, en la fête de saint Bernard, fut rendu public le décret, paru dans *La Gaceta*, de la fermeture et la suppression du culte catholique dans les paroisses et dans l'église monastique. Le décret disait :

Front Populaire de Alfoz de Lloredo (Santander).

Pour exécuter des ordres supérieurs, le Comité du Front Populaire des Gauches de Alfoz de Lloredo a décidé la fermeture de tous les édifices destinés au culte catholique, en conséquence de quoi il a été disposé que vous procédiez à la fermeture de l'église paroissiale ainsi que de toutes les chapelles qui existent dans ce village, et à la remise à ce Comité, sis à Novales, des clefs correspondantes, qui seront munies d'une étiquette avec le nom du bâtiment auquel elles correspondent. De plus, la célébration de cultes dans des oratoires privés ou appartenant à une communauté est interdite. Alfoz de Lloredo, 20 août 1936. Le P. du Comité. (Signé et paraphé). Tampon : Front Populaire de Alfoz de Lloredo. Destinataires : Trappistes. Cóbreces.

Comme on peut le lire dans le *Diaire* de la communauté, depuis le début de la guerre jusqu'à l'expulsion des moines, la communauté trappiste de Cóbreces cesse de prier l'office en commun à partir de

---

2. La Guerre civile espagnole commence le 17 juillet 1936 par l'appel au soulèvement lancé par le général Franco, contre le gouvernement républicain dit de Front Populaire. [NdT]

l'heure de none du 20 août. Du 21 au 24 août, les messes seront célébrées en secret, sans la présence de la communauté.

Le 23, l'abbé décide que tous les moines qui le peuvent s'en aillent chez eux, notamment les plus jeunes et les enfants de l'école monastique. En commençant par ceux de la province, puis quelques autres ensuite.

Le 24 août, l'officier municipal (*alguacil*), accompagné, s'empare de tous les vases sacrés, calices et autres objets liturgiques de valeur et les place sous séquestre à Novales. Le 27 août, le Front Populaire empêche plusieurs moines basques de rejoindre Bilbao. D'autres miliciens de la CNT et de la FAI, à Los Corrales et Reinosa, refusèrent à plusieurs moines d'atteindre la maison de leurs parents.

Le père Ceferino García, alors membre de la communauté, recueille attentivement tous ces détails et leurs protagonistes. Il déclare ainsi : « On fit des démarches pour célébrer une messe le 30 août, saints Hémetère et Chélidoine<sup>3</sup> ; mais les hommes du Front Populaire de Cóbreces refusèrent. On recourut à Novales, où on rencontra l'opposition d'un certain [...], fils politique de M. le Maire et délégué municipal du Comité de Santander. Celui de Novales l'a compris en un sens exclusif et ferme toutes les églises et chapelles de la municipalité sans réfléchir, ce qui ne fut pas le cas à Santander, etc. »

Le 8 septembre, fête de la Nativité de Marie, sans avoir pu célébrer la messe, tous ceux qui restaient en communauté sont transférés à Santander après l'invasion par surprise du monastère. Ceux qui s'emparèrent du monastère, dont la plupart étaient connus des moines, firent main basse sur tous les objets de l'abbaye qui pouvaient avoir quelque valeur pour eux. M. Gregorio Berberena, employé de la fromagerie du monastère, affirme dans sa déclaration du 20 février 1963 : « À leur arrivée, les hommes du Front Populaire s'emparèrent de la fromagerie et du monastère, emmenant une partie de la communauté à Santander. » On trouve trace de ce pillage dans la documentation officielle, et on y indique les personnes soupçonnées d'y avoir participé : « Le monastère et l'école adjacente sont pillés, et tous les effets de quelque utilité sont dérobés. Les statues, objets de culte et vêtements sont détruits. Personnes soupçonnées d'avoir participé au crime [...]. »

### 8 septembre 1936

Une horloge proche, peut-être celle de la tour des Jésuites de Santander, sonne les onze coups qui annoncent que le jour est bientôt fini. Le père Pío ne trouve pas le sommeil. Recroquevillé dans un

3. Patrons de Santander. [NdT]

coin de la pièce qui leur sert de prison improvisée, son corps et son esprit refusent de dormir. Le jour a été dur et exténuant, un jour si long. Peut-être le plus long de toute sa vie. Les coups de l'horloge rendent à son cœur un peu de la paix du monastère laissé brusquement en arrière.

Le père Pío veut prier, dans le silence de la nuit, mais son esprit est sans cesse traversé par les souvenirs, à peine digérés, de la journée écoulée. Leur vie presque cachée dans le monastère de Cóbreces, commencée à la Saint-Bernard, le 20 août, durait depuis déjà trois semaines, quand le Comité local du Front Populaire interdit sans exception le culte catholique. Triste fête de saint Bernard pour ces soixante moines et élèves qui remplissaient le cloître de Viaceli. Tristes jours que ceux qui suivirent. On ne manqua pas de craindre de plus grands malheurs, comme la détention, l'expulsion du monastère, l'emprisonnement... voire la mort. Les moines en parlaient entre eux. Les uns étaient plus optimistes, d'autres voyaient l'horizon plus obscurci. L'Espagne tout entière était sous les armes et les nouvelles de l'un et l'autre camp étaient chaque fois plus effrayantes. Durant ces premiers jours, le père abbé, Dom Manuel Fleché, avait réussi à mettre à l'abri tous ceux qu'il avait pu, en les renvoyant avec leurs familles. Mais il restait encore au monastère une bonne partie de la communauté, dans l'attente du déroulement des événements, resserrée autour de son abbé, essayant de vivre autant que faire se pouvait, malgré les limitations imposées, sa vie religieuse et cistercienne.

Le père Pío ne trouve pas le sommeil. Reviennent à son esprit les souvenirs de ce jour tragique qui marqua pour toujours l'histoire de l'abbaye de Viaceli. Il se rappelle comment, après le déjeuner communautaire, les frères étaient montés au dortoir pour se reposer et faire un brin de sieste. La cloche, sonnait le tocsin, les réveilla soudainement. Mais ce jour-là, elle ne les appelait pas à la prière du chœur, comme les autres jours. Non, aujourd'hui, elle les convoquait d'urgence à se rassembler dans le parloir du monastère pour se présenter devant les miliciens qui avaient envahi leur maison de paix et prétendaient, au milieu des cris et des gestes menaçants, en prendre le contrôle. La surprise de ces pacifiques habitants de la maison de Dieu était à son comble, comme on peut le supposer. Les ordres, criés avec énergie et haine, étaient secs et tranchants : le plus rapidement possible, l'essentiel à la main, ils devaient tous se présenter à la porte du monastère, où les attendaient des camions qui les emmèneraient Dieu sait où.

Les moines obéissent, surpris, humiliés, silencieux, tout en reconnaissant parmi leurs assaillants des voisins et des « amis » du village même de Cóbreces.

Le prieur, donc, se souvenait, dans le calme silencieux de la nuit, dans cette prison par où étaient passés tant d'innocents en route vers la mort, de ces instants critiques. S'habiller à toute vitesse, rassembler les quelques objets que chacun avait sous la main, une course fugace et angoissée pour une intense prière devant la Vierge du cloître... Ah, la Vierge du cloître... ! Celle qui, jour après jour, posait son regard maternel plein d'amour, quand les moines, se rendant d'un exercice communautaire à un autre, ou bien pour aller à leurs tâches quotidiennes, passaient toujours devant Elle ! Ce jour-là, fête mariale si chère, l'adieu fut douloureusement intense. Le père Pío se souvenait... Mais parmi les souvenirs de cet épouvantable instant, l'un était gravé profondément dans ses yeux et dans son cœur : les moines étaient montés dans les camions, il avait lui-même pris la tête du groupe, quand il croisa le regard du père abbé, Dom Manuel, qui, du haut de l'escalier qui montait à la porte principale du monastère, bénissait, meurtri de douleur, les fils bien-aimés qui lui étaient si brutalement arrachés, sans aucune explication ni aucune justification. Les larmes irriguaient en silence le visage de ce père qui aurait préféré accompagner ses frères dans leur voyage vers l'inconnu. Et les larmes jaillissaient aussi des yeux du père Pío, qui comprenait parfaitement ce que son abbé semblait lui dire dans une communion spirituelle de cœur à cœur. Le prieur semblait dire à l'abbé : « Ne vous inquiétez pas, Père, je veillerai en votre nom sur eux tous, afin qu'aucun ne se perde. »

Arrivés à Santander, ils furent emprisonnés dans la prison improvisée dans l'école que possédaient les Salésiens dans la rue Viñas. Aucun ne s'était perdu ni n'avait été séparé du groupe, pour l'instant. Le père Pío tenta de calmer tout le monde et les fit installer le mieux possible pour pouvoir se reposer (autant qu'ils le pouvaient) en cette première nuit de torture. Il somnola pendant un long moment. Soudain, les douze coups qui annonçaient le jour nouveau le surprirent.

Habitué à la prière nocturne, il commença mentalement ses prières, il tenta de calmer son esprit dans l'abandon filial et confiant entre les mains de Dieu. Les souvenirs de sa vie se mirent à l'assailir. Celui de son enfance dans son village natal de Larrea, en terre d'Álava, où il était né un 16 février 1875. Il avait donc déjà 61 ans bien révolus... Avec quelle intensité lui revenaient les souvenirs de sa famille et de son enfance ! Il en rendit grâce à Dieu. À 14 ans, il avait quitté sa famille pour entrer, encore enfant, à l'école monastique du monastère cistercien de Val San José, à Getafe (Madrid). C'est là qu'il avait reçu sa formation, qu'il avait fait profession, c'est là qu'il avait reçu les ordres sacrés. Il en rendit grâce à Dieu en cette sainte nuit d'insomnie. Il se rappelait aussi, frémissant de gratitude,

comment il était arrivé à Viaceli au début de février 1918, avec quelle chaleur paternelle et fraternelle l'avait reçu Dom Manuel, l'abbé, alors supérieur du monastère, et comment il lui avait aussitôt donné toute sa confiance en le nommant deuxième supérieur et maître des novices. Oui, cela faisait donc dix-huit ans qu'il était à Viaceli. Années fécondes de don de soi et de dur labeur.

Il jeta un œil autour de lui et vit ses frères dans la vie monastique, recroquevillés comme lui, à demi endormis, envahis par le froid et la peur qui transparaisait même sur leurs visages endormis. Il pensait aussi à la vie de chacun, à ces chemins de salut et d'amitié que Dieu entrecroise en y faisant passer les vies des hommes. Il ressentit compassion et tendresse pour tous.

Mais le plus dur était l'incertitude de ne pas savoir ce qu'ils allaient devenir, emprisonnés, poursuivis, humiliés, maltraités sans savoir pourquoi. Fils de saint Benoît et de saint Bernard, ils étaient des hommes de paix ; dans leur monastère, ils priaient pour tous, pour la situation de leur patrie, pour que la paix vainque la haine. À présent, ils ne trouvent d'autre appui que celui du Dieu qu'ils priaient et servaient chaque jour. Ils recevaient tous ceux qui frappaient aux portes du monastère, leur donnaient ce qu'ils pouvaient, partageaient leur nourriture avec les pauvres et les nécessiteux. Et voilà que soudain, ils étaient la proie d'une tempête de haine irrationnelle qu'ils ne comprenaient pas.

Le regard plein de pitié et de miséricorde passait en revue les noms et les visages de chacun de ses frères, les recommandant à la maternelle protection de Marie. Elle les lui avait confiés pour qu'il les protège, comme elle l'avait fait tant de fois, écoutant le *Salve* de Complies, au monastère... En son nom et au nom de Dieu, il devait veiller sur eux. Mais il savait bien que c'était le Seigneur qui veillait sur eux tous. Son cœur trouva consolation dans le souvenir des paroles de Jésus : « Je serai avec vous tous les jours, jusqu'à la fin » (Mt 28, 20).

La prison, sans peine ni gloire, dura cinq jours pour les uns, et dix pour les autres. Grâce aux démarches de MM. Ángel Aldasoro Gurtubay, Carlos Iruretagoyena et Valentín González, les moines recouvrèrent la liberté de façon inespérée, et entreprirent de trouver refuge chez des particuliers. M. Aldasoro put lui-même en loger un certain nombre dans son appartement du 27, rue du Soleil, où descendit le père Pío avec les moines prêtres, tandis qu'un petit groupe de frères convers, avec F. Eustaquio à leur tête, s'installait dans les locaux du Banco Mercantil<sup>4</sup>, et le reste, pratiquement le gros

---

4. Banque du Commerce. [NdT]

de la troupe, s'en fut à Bilbao, où un destin meilleur que ceux de Santander les attendait.

Au bout de quelques jours, on les remit en liberté. On n'avait aucune charge contre eux. Les autorités du Front Populaire de Santander, à ce moment-là, n'avaient pas l'intention de leur faire du mal. On leur ordonna de se disperser, avec interdiction de retourner au monastère, occupé et fermé. Mais une nouvelle étape commençait pour eux dans la ville de Santander, bien qu'à leur insu, le Comité de Alfoz de Lloredo, commune dont dépendait le village de Cóbreces, les eût encore à l'œil et n'eût de cesse de les voir de nouveau emprisonnés, à mesure que la situation sociale et politique empirait. La Providence de Dieu se chargea d'eux et ils trouvèrent plus ou moins un lieu de refuge pour les accueillir. Ils jouissaient, chez leur bienfaiteur, de quelques jours d'un calme et d'une paix relatifs, occupant leur temps comme ils pouvaient et tentant de conserver une certaine vie religieuse.

### 12 octobre 1936

Il est dix heures. Le jour est ensoleillé et le père Pio interrompt sa lecture tandis que la lumière qui entre par la baie vitrée de la maison enveloppe le fauteuil où il est assis. Il a célébré l'eucharistie au petit matin, pour les frères qui habitent avec lui et quelques personnes qui se sont jointes à eux, comme d'habitude. C'est le jour de la Vierge, sa chère Vierge du Pilier bien-aimée<sup>5</sup>. Son âme si profondément mariale se souvient d'une autre fête mariale, celle de sa Nativité, le 8 septembre, où ils furent brutalement arrachés à leur monastère. Loin de lui, ils continuent leurs pratiques monastiques, comme ils peuvent, réduites à l'essentiel, fidèlement.

Ils évoluent avec une certaine liberté, mais prudemment. Dans leur ingénuité politique, ils pensent que tout cela est passager, que tout finira bientôt. Bien qu'ils fussent moines, ils étaient informés. Depuis des mois, ils avaient bien conscience de la situation sociale du pays, des forces politiques en conflit ; mais ils ne pouvaient imaginer les conséquences que cet affrontement produisait. Ils en prenaient conscience peu à peu, ce qui accroissait leur effroi.

À l'issue de la terrible bataille de Brunete, on commença l'opération militaire destinée à libérer Santander, opération de grande envergure tactique, pour l'un et l'autre camp. Le 26 août [1937] à midi, la Quatrième Brigade de Navarre fait son entrée dans la capitale de la Montaña<sup>6</sup>, sous les ordres du colonel Alonso Vega, accompagnée des légionnaires italiens du général Bástico.

---

5. Notre-Dame du Pilier (*Pilar*) de Zaragosse. [NdT]

6. Toponyme synonyme de la province de Cantabrie. [NdT]

Santander, unique capitale à ne pas avoir voté la République aux élections municipales de 1931, tomba en zone républicaine à cause d'une indécision du commandement militaire de la Plaza (régiment Valencia) : ce dernier, qui s'était pourtant engagé du côté du commandement national, ne se joignit pas à temps au Soulèvement. Pendant un an, les habitants de la Montaña souffrirent l'oppression, toutes sortes de vexations, cruautés et assassinats de citoyens sans défense, comme en tant d'autres villes et villages d'Espagne. Tristes souvenirs que ceux des assassinats perpétrés au phare de Cabo Mayor et des exécutions du cimetière de Ciriego, des cruautés et mauvais traitements subis dans le navire-prison *Alfonso Pérez*.

Les moines savaient tout cela, ils voyaient bien que la situation de violence et de persécution allait en empirant. Ils vivaient à demi cachés, subvenant à leurs besoins comme ils pouvaient. Ils avaient des rencontres furtives et se transmettaient les nouvelles de leurs anciens frères de monastère. Nous n'avons aucun document sur toutes ces confidences, on ne connaît la situation que par des rumeurs et par ce qu'ont pu rapporter les survivants. Certains d'entre eux avaient été recrutés ou mobilisés dans l'un et l'autre camp, qu'on appelait le camp républicain et le camp national. Certains sont morts, d'autres revinrent peu à peu au monastère après la libération de Santander. Seul le jeune moine Ceferino García, qui deviendra plus tard le quatrième abbé de Viaceli, rédigea une chronique détaillée de la période de la détention et des jours passés dans leur tchéka<sup>7</sup>. Il partit ensuite pour le Pays Basque, où il servit avec les gudaris<sup>8</sup>. Un autre moine, le père Ignacio Astorga, publia dans un petit livre, *De la paix du cloître au martyre*, le premier récit officiel de tout ce que nous savons. Mais nous devons beaucoup d'informations et d'anecdotes sur le séjour des moines chez les Aldasoro et leurs allées et venues à la moniale cistercienne des Bernardines de Santander, M. Elena Gómez, mémoire vivante de l'histoire de la communauté jusqu'à sa mort le 12 juin 1997, et à la sœur Escolástica Lerín Tafalla († 5 janvier 1974), qui connaissait pratiquement tous les moines de Viaceli et qui les assista avec une délicatesse particulièrement fraternelle pendant leur séjour à Santander. La sœur Escolástica accompagna les moines et fut conduite avec eux tous à la tchéka où furent détenus les trappistes. Dans le livre *Comme un encens en ta présence* (volume préparatoire à l'ouverture du procès de béatification), on peut lire : « Détenue dans une pièce voisine, Sœur Escolástica, une religieuse bernardine du monastère de San José de Santander, venant

7. Ce mot emprunté au russe désigne le local où l'on détient des prisonniers politiques. [NdT]

8. Soldats de l'armée basque. [NdT]

également du domicile des Aldasoro, put suivre à travers la cloison ce qui advint au père Pío et à ses frères les 2 et 3 décembre :

À une heure et demie du matin, on prit ma déposition, après quoi on m'emmena dans une autre pièce, où je pus entendre parfaitement l'interrogatoire auquel on soumettait les Pères détenus. Le premier interrogatoire dura de deux heures à trois heures moins quelques minutes, celui du P. Pío, qui fut plus une douloureuse passion et un martyre qu'un procès ou une déposition. J'éprouvais une terrible souffrance en entendant l'interrogation du Père et, surtout, les traitements atroces que lui fit subir Neila, le commissaire politique de Santander. Hors de lui, fou de colère, le commissaire s'acharna cruellement sur le bon Père, le rouant de coups et le poussant contre le mur, la bouche pleine d'insultes et de reproches très pénibles.

Il y avait au moins trois « tchékas » fatidiques : la tchéka « municipale », la tchéka « de Neila » et la tchéka « des Anges gardiens ». Cette dernière tirait son nom des religieuses dans le couvent desquelles elle était installée. Les « déstockages » de la tchéka municipale se faisaient sur présentation d'un reçu ; mais ce papier était souvent le fameux ordre sous lequel se cachaient de sinistres intentions. Un grand nombre de détenus, ainsi extraits, tombaient immédiatement dans la rue aux mains de groupes préparés, qui les emmenaient au phare de Cabo Mayor, au cimetière de Ciriego ou à l'extérieur de la ville, toujours aux heures les plus tardives de la nuit, dissimulés par l'obscurité.

Ces actes eurent lieu dans toutes les « tchékas » qui furent montées, et surtout dans celle de Neila, située dans la rue du Soleil, aujourd'hui, rue du Carmel, où ce commissaire de police avait établi son enseigne. Quand ce que l'on appelait « le dépôt » contenait un trop grand nombre de détenus, les sicaires de Neila procédaient aux « déstockages » par groupes, pour laisser place à ceux qui devaient arriver ; mais même ainsi, ce ne fut pas suffisant, et on aménagea le bateau *Alfonso Pérez* en prison ; d'autres détenus étaient conduits à la maison d'arrêt de El Dueso, à Santoña.

Dans le couvent dit « des Anges gardiens », on installa une « tchéka » où œuvraient des éléments anarchistes, dont le chef était le violent marin Mariano « le Boiteux ». C'est là que finirent, entre autres, les prêtres et séminaristes de Comillas. Entre insultes et menaces, les détenus passèrent par un véritable chemin de croix. « Le Boiteux » les garda cinq jours sans manger et soumis aux plus humiliantes vexations, produisant des cas de délire provoqués par la terreur.

Les moines, pour le moment, évitèrent la mort. Bien sûr, derrière eux, il y avait la prison de la rue Viñas, et aussi les moqueries et les insultes quotidiennes du temps de leur emprisonnement quand, en rang et d'une manière tout à fait reconnaissable, ils devaient se

rendre dans un restaurant public proche pour recevoir leur ration alimentaire. Oui, tout cela, et encore tant de souffrance, était derrière eux.

Ils se retrouvèrent dans la rue, désorientés et terrorisés, profondément impressionnés par tout ce qu'ils avaient vu et subi. Ils furent relâchés en deux groupes. Un premier groupe le 13 septembre et un second le 17. Tous étaient remplis de reconnaissance envers leurs protecteurs et se demandaient avec inquiétude ce que serait leur avenir, celui de la communauté, celui de tous ceux qu'ils connaissaient.

Mais un jour, ils reçurent tous une mauvaise nouvelle. Ce n'était d'abord que des rumeurs, mais ensuite, on sut la vérité. Les pères Eugenio et Vicente avaient été assassinés quelques jours auparavant. En silence, sans les nommer, ils rappelèrent leur souvenir à l'eucharistie. Eux aussi, comme tous, avaient été arrêtés, mais ceux qu'on appelait les miliciens, ceux qui avaient envahi le monastère, y détinrent les pères Eugenio et Vicente, ainsi que le père Bernardo et le frère Tomás. Ils les détinrent pour qu'ils s'occupent du fonctionnement de l'usine de fromage et de beurre dont les moines vivaient et où ils travaillaient et donnaient du travail aux habitants de Cóbreces. Ce furent au monastère des jours d'angoisse, des pillages et des destructions, que ce petit groupe détenu dut subir profondément et qui n'auguraient rien de bon.

L'après-midi du 21 septembre, le père Vicente rendit visite au père abbé, Dom Manuel, qui était encore à l'auberge du village de Cóbreces, respecté à cause de sa nationalité française, réclamé par le Consul français de Santander et dans l'attente de son extradition vers son pays d'origine. Ils se confessèrent l'un à l'autre. Ils prirent congé l'un de l'autre avec une profonde affection et une émotion contenue. Mais ce même soir, les pères Eugenio et Vicente furent arrêtés par surprise. On les fit monter dans une voiture qui était censée les conduire à Santander et les laisser libres. Mais bien avant d'arriver, dans la localité de Rumoroso, ils furent brusquement extraits du véhicule et exécutés sans autre préambule. Ils moururent l'un et l'autre sur le coup. Leurs corps furent abandonnés et jetés dans le fossé de la route. Ils furent les premiers à donner leur vie. Ils furent les seuls dont les corps, bien plus tard, purent être récupérés par la communauté cistercienne et ramenés au monastère, où ils reposent aujourd'hui dans une aile du cloître. Ils avaient respectivement 33 et 31 ans et étaient chargés de l'administration du monastère et de la fromagerie.

Le père Pío est assis, réchauffé par le soleil automnal de cette matinée de la fête de Notre-Dame du Pilier. Quelque chose lui dit en lui-même qu'il doit se préparer, avec ses frères, pour affronter le pire. Ils ont souvent parlé entre eux de la possibilité de mourir mar-

tyrs, aussi bien au monastère qu'après leur expulsion. Tous y ont le cœur disposé. Il faudra sans doute redoubler de prudence, désormais, comme il faudra aussi préparer les cœurs et les esprits aux événements qui peuvent survenir. En ces jours-là, non sans difficultés et parfois avec des points de vue opposés, ils durent faire un nouveau « chemin de conversion », se tourner vers Dieu de toute leur âme et essayer d'assimiler une situation politique très délicate, car ils savaient que la persécution et les assassinats étaient fréquents ; ils avaient peut-être appris la mort des dominicains de Las Caldas, celle du curé de Cóbreces et de nombreuses autres personnes connues, toutes assassinées à cause de leur foi au Christ et de leur vie religieuse.

## **2 et 3 décembre 1936**

La maison des Aldasoro était juste en face de la « tchéka ». La proie était facile. Il en fut ainsi. Les miliciens envahirent la maison et emmenèrent de nouveau les moines. Pendant les derniers mois, des changements avaient eu lieu parmi les dirigeants du Front Populaire, les commissaires politiques et les troupes dites d'assaut. La situation avait empiré et la haine était exacerbée ; les exécutions et les détentions se succédèrent les unes aux autres, pour atteindre leur sommet dans les disparitions nocturnes et les exécutions crépusculaires à Ciriago.

Les dernières lueurs du jour disparaissent. Il a été particulièrement dur pour le père Pío. Lui et ses frères viennent de regagner le sous-sol du commissariat de police, où ils sont détenus. Il revient du deuxième interrogatoire. Impressionné par la cruauté implacable du commissaire Neila. Il l'a harcelé de questions insidieuses, de paroles vexatoires, de blasphèmes, d'injures, de coups, de gifles, de menaces... Il s'assied en silence sur le sol froid du sous-sol. Ses frères se regroupent timidement près de lui, se demandant qui serait le prochain et tentant de rendre courage à leur supérieur. Pendant ces instants, seule une image demeurerait, fixe et immobile, dans son esprit et dans son cœur : l'image de Jésus muet devant ses accusateurs... « comme un agneau innocent qu'on mène à l'abattoir ». Ce Jésus sans force, c'est lui qui leur donne la force, à eux tous, de rester sereins, impassibles dans leur simplicité, devant la cruauté déchaînée de leurs geôliers.

Ils se souviennent avec émotion que c'est à l'heure où Jésus livrait sa vie, à l'heure dite de none, qu'ils furent arrêtés parce qu'ils étaient disciples de Jésus, car on ne leur donna aucune autre raison, on ne porta aucune accusation particulière, on ne mentionna aucun délit commis. Le 8 septembre au monastère comme aujourd'hui, le 1<sup>er</sup> décembre dans leur maison-refuge de Santander. L'heure de none...

l'heure de Jésus ! Pure coïncidence ? Ou bien encore un signe de prédilection du Maître qui veut les associer à sa mort et à son offrande ? Oui, c'est à l'heure de none du premier jour de décembre qu'ils firent irruption dans la maison de la rue du Soleil et les emmenèrent de force au commissariat voisin « pour faire leur déposition ». Là, ils passeront deux froides journées, jetés au cachot dans le sous-sol du commissariat. Ils n'en remonteront que pour être interrogés, deux fois pour le père Pío, une fois pour tous les autres. Ensemble, ils ont commencé la neuvaine de l'Immaculée Conception, avec la décision ferme et manifeste de suivre le Seigneur jusqu'à la fin, jusqu'au martyr, s'il le faut. Il y a là non seulement le groupe de la rue du Soleil, mais aussi le groupe dirigé par le frère Eustaquio, arrêté quelques heures avant eux. L'opération a été préparée. Rien n'arrive par hasard.

Cette nuit-là, ils ont emmené le premier groupe, au milieu du silence de l'aube, les mains attachées dans le dos. La nuit suivante, ils emmèneraient les autres vers le même destin. Vraisemblablement, les uns et les autres furent emmenés à bord d'une péniche, en pleine mer, au-delà de la baie de Santander et, attachés à des poids, jetés dans les eaux glacées de la mer Cantabrique, cette mer qu'ils avaient contemplée si souvent des fenêtres de leur monastère, tantôt sereine et bleue, tantôt grisâtre et écumante. C'était le sort qui attendait bien des gens à cette époque. Le frère Marcelino sera arrêté quelques jours plus tard pour connaître le même sort. Ceux du troisième groupe, réunis autour du frère Santos, ne furent pas arrêtés. Le groupe se sépara et presque tous purent s'en tirer. Seul le frère Leandro fut arrêté à la fin du mois, avoua être religieux, fut cruellement torturé et finalement assassiné.

### **Leurs noms, écrits pour toujours**

On est impressionné par l'âge si jeune de ce groupe de fidèles disciples du Christ, le Témoin Fidèle. Ils étaient l'espérance d'une communauté florissante. Ils devinrent une semence précoce semée dans le sillon évangélique de la vie livrée et féconde, à la manière de Jésus. Voici leurs noms :

P. Pío Heredia Zubía, 61 ans

P. Amadeo García Rodríguez, 31 ans

P. Valeriano Rodríguez García, 30 ans

P. Juan Bautista Ferris Llopis, 31 ans

P. Eugenio García Pampliega, 33 ans

P. Vicente Pastor Garrido, 31 ans

F. Álvaro González López, 21 ans  
 F. Marcelino Martín Rubio, 23 ans  
 F. Antonio Delgado González, 21 ans  
 F. Eustaquio García Chicote, 45 ans  
 F. Ángel de la Vega González, 68 ans  
 F. Ezequiel Álvaro de la Fuente, 19 ans  
 F. Eulogio Álvarez López, 20 ans  
 F. Bienvenido Mata Ubierna, 28 ans  
 F. Leandro Gómez Gil, 21 ans

Il faut ajouter un autre nom : celui de P. José Camí Camí, prêtre diocésain, originaire de Aytona (Lérida), 28 ans. Il avait déjà été admis comme postulant à l'abbaye de Viaceli. Il allait y entrer en juillet 1936. Il était parti dans son village natal pour prendre congé de sa famille quand, dans la nuit du 27 juillet, il fut arrêté avec un autre prêtre. Ils furent tous deux attachés à l'arrière d'une automobile et traînés sur la route pendant plus de 13 kilomètres. À la hauteur du carrefour de Torres del Segre, ils furent achevés par balles et leurs cadavres furent broyés par les roues du véhicule puis laissés à l'abandon.

Mais la mémoire des moines de Viaceli abrite encore trois noms qui méritent de figurer sur cette liste, même si, au début du procès de béatification, on décida de ne pas les ajouter, par manque de documents et de preuves suffisantes pour justifier leur martyre, malgré l'évidence du motif de leur assassinat : ils étaient religieux.

F. Santiago Raba Río, 26 ans  
 F. Ildefonso Telmo Duarte, 24 ans  
 P. Lorenzo Olmedo Arrieta, 48 ans

F. Santiago Raba fit profession solennelle à Viaceli le 20 août 1932. Il mourut pendant la guerre civile sur le front basque, dans le secteur de Munguía, en mai 1937. Il appartenait à ce qu'on appelait l'armée rouge. Selon tous les indices, il fut trahi par les miliciens avec lesquels il combattait. Il avait été enrôlé de force, et rendit toujours témoignage de sa foi et de sa profession religieuse.

F. Ildefonso Telmo étudia au Séminaire conciliaire d'Oviedo de 1926 à 1930. Il entra à Viaceli et prit l'habit monastique le 19 mars 1931. Il fut honteusement assassiné à Tudela de Veguín (Asturies). Il mourut sur le front des Asturies, en mai 1937. Il fut fait prisonnier et condamné par les milices républicaines à creuser des tranchées, enrôlé dans les « brigades disciplinaires ».

Le père Lorenzo Olmedo naquit à Aldedávila de la Ribera (Salamance). Il prit l'habit à San Isidro de Dueñas (Palencia). Il fut transféré à Viaceli pour aider les fondateurs en 1908. Il fut ordonné prêtre en janvier 1912 et nommé supérieur de Sainte-Marie de Huerta, fondation de Viaceli, en janvier 1934, et, en 1936, commença à présider à la restauration de ce monastère. Le 16 juillet 1936, il se rendit au monastère des bernardines de Brihuega pour instruire les moniales de cette communauté dans les observances cisterciennes. Quand la guerre civile éclata, il se vit dans une situation dangereuse et décida de rentrer à Sainte-Marie de Huerta, et partit, vêtu comme un paysan, le 21 de ce mois de juillet. Arrivé à Guadalajara, il fut surpris par un grand tumulte et se réfugia dans une maison d'hôtes qui se trouvait près de la gare. Voyant que la situation empirait, il décida, le 27, de retourner à Brihuega ; mais en arrivant, il eut la surprise de découvrir que les moniales avaient été expulsées du monastère. La sœur externe du monastère l'accueillit chez elle, après quoi elle s'en fut demander à la municipalité du village un laissez-passer pour le père Lorenzo, afin qu'il puisse se rendre au monastère de Buenafuente del Sistol. Mais il fut de nouveau arrêté, emmené à Guadalajara et interrogé. Après maintes insultes et vexations, il semble qu'il fut emmené au cimetière de Jadraque où il fut fusillé, car un témoin découvrit un bréviaire cistercien près du cadavre. À l'exhumation de ses restes, on trouva des traces de balle dans son crâne et le bréviaire mentionné.

Tous moururent en silence, livrant leur vie en disciples du Christ, victimes d'une haine irrationnelle, pardonnant à leurs persécuteurs... à la manière inimitable de Jésus. Ils ne laissèrent pas de traces derrière eux. Leurs derniers pas ne laissèrent pas de traces, mais leurs pieds marchèrent fidèlement sur les traces de leur Maître... unis à Lui... identifiés à Lui. Les documents recueillis et les témoignages dûment examinés et vérifiés offrent une grande variété de particularités, de détails et d'instantanés chargés d'émotion, de profond sentiment religieux et d'amour pour la vocation qu'ils avaient reçue. Leur lecture édifie et touche.

Ces nuits de décembre furent donc témoins du destin des deux groupes de moines emmenés vers le martyr. On ne sait ni le lieu ni la manière dont ils furent exécutés. Un des prisonniers, le frère Antonio Martín, fut relâché parce qu'il avait quinze ans, et, seul survivant, il raconta les faits de ces deux nuits.

Les récits des vicissitudes subies par les moines sont d'authentiques *actes de martyrs*, comme on disait dans l'Antiquité chrétienne. On en a déjà parlé ailleurs et on a écrit ce qu'il fallait. Il nous reste à accorder foi aux faits, tels qu'ils se détachent du long et laborieux travail nécessaire pour pouvoir justifier leur béatification.

Quand les moines survivants revinrent au monastère cantabrique, dix mois après leur emprisonnement, on devine dans quel état ils le trouvèrent. Mais si « le sang des martyrs est semence de nouveaux chrétiens », le martyre des moines fut le meilleur encouragement pour que d'autres commencent une nouvelle étape avec une ferveur et une détermination encore plus grande. Les frères reprirent leur vie monastique « sans rancœur », sans regarder ni dénoncer qui que ce soit, aidant autant qu'il est possible les autres habitants de Cóbreces, ouvrant une soupe populaire, réorganisant l'exploitation agricole et la fromagerie.

Le commissaire Manuel Martín Neila quitta précipitamment l'Espagne pour la France, poursuivi par la police de ce pays pour avoir ordonné l'exécution de plusieurs citoyens français. Après son arrestation à la frontière franco-espagnole, à Bayonne, il réussit à s'échapper et à gagner le Mexique, où il s'installa et vécut des revenus d'un moulin à farine (« Le Mixtèque » à Nochixtlán). Il vécut une vie tranquille et familiale, entouré de ses fils et de ses petits-fils. Il mourut finalement à Oaxaca (Mexique), le 3 juillet 1967, réconforté par un ami prêtre qui lui procura la consolation spirituelle que lui gagnèrent sûrement par leurs prières ses trois sœurs religieuses, dont l'une entra au monastère cistercien de la Trinité de Teror (Grande Canarie) le 15 octobre 1942, avant d'être transférée à la fondation de ce monastère à Breña Alta (La Palma, Tenerife). Là, elle offrit sa vie en réparation et mourut saintement le 22 juillet 1995. Grâce à elle, nous possédons de vastes archives photographiques et documentaires sur la famille Neila. Le reste de la documentation sur ce personnage est dûment enregistré dans les archives civiles et militaires de Santander, Barcelone et Ávila. Les chemins de Dieu ne sont pas ceux des hommes.

De l'instant où Dom Manuel vit partir la communauté de Viaceli dans plusieurs camions jusqu'à son retour, il y eut dans l'abbaye des « habitants » qui entreprirent de détruire tout ce qui leur passait par la main – on en a des photos – : livres, meubles, statues. Ils tentèrent, d'après certains témoignages, de mettre le feu à la bibliothèque. Grâce à un habitant de Cóbreces qui avait gardé son bon sens, elle échappa au désastre, tout comme le crucifix peint sur le mur de la salle capitulaire (qui échappa par trois fois aux balles des fusils...).

Dom Manuel revient à Cóbreces le 26 octobre 1937, après un bref séjour à Sainte-Marie de Huerta, où se regroupa la communauté dispersée et malmenée. Il fut reçu avec force manifestations d'enthousiasme par les habitants de Cóbreces, qui redoublèrent d'attentions et collaborèrent avec les moines pour nettoyer et remettre en ordre le monastère. Les moines oublièrent le nom de leurs ravisseurs, ne

posèrent aucune question à personne et se consacrèrent à vivre leur vie avec une ferveur renouvelée.

Il faut exprimer ici quelques mots de remerciement pour certains habitants de Cóbreces et leurs familles, qui, au risque de leur vie, ont logé certains moines dans leurs maisons, les ont cachés ou les ont aidés à fuir. Nous ne cherchons pas à faire des comparaisons, nous voulons seulement les remercier pour leur hospitalité et leur courage.

Le saint abbé, le cœur déchiré mais l'esprit tout bien disposé, se remit à la reconstruction de la communauté, le « petit reste ». Années difficiles et très dures, plus encore qu'au début de la fondation ; mais le cœur des moines avait été éprouvé et passé au creuset d'une dure et terrible expérience. Le résultat en fut que l'enthousiasme et l'esprit de sacrifice s'imposèrent par-dessus tout. À la tristesse générale, Dom Manuel décéda le 31 janvier 1940, à 71 ans, entouré de l'affection de ses fils et vénéré par tous. Ses restes reposent dans une chapelle de l'église de l'abbaye, celle de saint Bernard. Ils y furent transférés l'après-midi du 13 novembre 1959, jour de clôture de la célébration des noces d'or de l'érection canonique du monastère. Il contemple sûrement aujourd'hui avec joie la béatification de ses chers fils.

### **Les moniales de Fons Salutis**

Comme on l'a déjà dit, on a uni aux moines de l'abbaye de Viaceli, dans le même procès, deux sœurs de l'Ordre, mortes, elles aussi, en martyres : les mères María Micaela Baldoví Trull et María Natividad Medes Ferris, toutes deux natives de Algemesí (Valencia) et moniales du monastère de Fons Salutis de cette localité. Toutes deux étaient entrées au monastère cistercien de La Zaydía de Valencia. La mère Micaela, fin 1891, et la mère Natividad en octobre 1914. Mère Micaela y fut abbesse de 1917 à 1921. Et toutes deux partirent ensemble le 30 octobre 1927 fonder un monastère cistercien dans leur localité natale de Algemesí. Mère Micaela en était la supérieure.

Cette nouvelle communauté grandissait lentement, quand, dans les premières années de la décennie 1930, la situation politique et sociale se détériora significativement. Les moniales pressentaient la persécution religieuse qui allait se déchaîner, y compris la probabilité du martyre. Le 22 juillet 1936, la communauté fut expulsée de son monastère et les moniales furent dispersées dans les foyers de leurs parents. Mère Micaela trouva refuge chez sa sœur Encarnación. Mère Natividad chez son frère José, où s'étaient aussi réfugiés ses deux frères carmes, le père Ernesto et le frère Vicente. Peines perdues. Ils les retrouvèrent. Elles furent arrêtées entre le 18 et le 20 octobre.

Mère Micaela avec sa sœur, et Mère Natividad avec ses trois frères. Elles furent emmenées avec d'autres personnes à leur propre monastère de Fons Salutis, transformé en prison improvisée. Là, elles vécurent quelques jours, se préparant à une fin chaque jour plus prévisible. De fait, dans la nuit du 9 novembre, la mère Micaela, avec sa sœur Encarnación, fut tirée du monastère-prison et toutes deux furent fusillées sur la route. À l'aube, la mère Micaela était encore vivante, agonisante. Ils l'achevèrent en lui écrasant la tête. La nuit suivante, ce fut le tour de Mère Natividad, avec ses trois frères, et tous furent fusillés sur la route, eux aussi, hors du village. Mère Micaela avait 67 ans ; Mère Natividad avait 55 ans. Toutes deux scellèrent, comme tant d'autres, leur fidélité au Christ par leur propre sang. Elles ne pouvaient renier Celui qui avait donné sa vie pour elles, ni ne pouvaient se séparer de Celui à l'amour duquel elles n'avaient rien préféré dans leur vie. Elles aussi lavèrent leurs vies dans le sang de l'Agneau, comme dit le livre de l'Apocalypse.

### **Conclusion**

Au moment d'achever ce compte rendu, qui rend lui-même compte d'autres comptes rendus et reprend les informations consignées dans des sources dignes de foi et dûment documentées et vérifiables, nous voulons souligner brièvement deux aspects qui nous paraissent importants. Un nouveau livre sur nos frères recueille tous les détails opportuns et pertinents qu'on n'a pas pu citer ici par souci de brièveté.

Le premier aspect concerne la personnalité de nos frères et sœurs. Ils furent des moines et des moniales qui, sans grands exploits de sainteté, vécurent dans leurs monastères fidèlement et à la mesure de leur bonne volonté, le don de soi fidèle à leur vocation monastique. Il ne s'agit pas de démontrer, donc, la sainteté d'une vie extraordinaire avant leur martyre. Le plus important est qu'ils furent pris dans une situation qui, comme pour beaucoup d'autres, dépassait leurs vies, mais dont le terme inespéré ne sortait pas du programme éventuel de leur vocation chrétienne et monastique : livrer sa vie, si nécessaire, pour conserver et préserver le programme qui la soutenait. Au monastère, dans leur vie de travail et de prière, silencieuse et donnée, ils ne s'étaient peut-être jamais imaginé cette fin. Mais ils étaient disciples de saint Benoît et ils avaient entendu le précepte du maître monastique dans sa *Règle* : « Ne rien préférer à l'amour du Christ. »

En la fête de la dédicace de l'église de Viaceli, on lit habituellement l'évangile de Zachée. Zachée était curieux de savoir qui était le Christ. Le Maître vint à sa rencontre, l'appela, et la curiosité de l'hôte se transforma en surprise, en dévotion puis en réponse prompte de don

de soi et de conversion. C'est ce que firent les moines et moniales martyrs de Viaceli et de Fons Salutis : répondre à ce qui était venu à leur rencontre, convertir leur cœur pour y héberger la grâce du don total et sans réserve, captivés par cette parole du Maître : « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie... »

L'autre aspect nous concerne, nous qui célébrons aujourd'hui la béatification de nos frères. C'est un motif de joie, un événement extraordinaire dans l'église de Viaceli, qui se manifeste à l'extérieur, autour du monastère et dans l'Église tout entière. C'est l'occasion de réexaminer le don de nous-mêmes dans la vocation cistercienne et le rôle que le monastère peut jouer dans l'Église et dans la société : la fidélité aux valeurs de la vocation personnelle, du don de soi généreux dans les moments difficiles, sans perdre de vue l'échelle de valeurs de l'Évangile, assumer une réalité sociale qui ne nous est pas étrangère et qui, même si elle nous est parfois hostile, est aussi un encouragement à la conversion et est chargée de la grâce de Dieu.

Le Royaume est parmi nous, nous vivons en lui, nous le réalisons chaque jour par nos actions, nous sommes pénétrés de son mystère de mort et de vie. Et, comme le dit l'une des béatitudes : « Heureux ceux qui travaillent pour la paix, car ils seront appelés fils de Dieu. » C'est la béatitude du chrétien et du moine.

Solennité de la dédicace de l'église, 28 octobre 2014

Francisco Rafael de PASCUAL RUBIO, ocsa

*Abbaye Notre-Dame de Viaceli*

*ES – 39320 CÓBRECES (Cantabria)*